



Prologue

Les blasphèmes n'étaient certes pas dignes de la piété qui aurait dû commander son comportement, mais la femme ne put s'empêcher de déverser un flot d'obscénités lorsqu'elle fut brusquement tirée de son sommeil.

Il est rare que l'Histoire retienne un bruit comme le commencement d'un épisode majeur de son cours. Un coup de canon qui résonne depuis un vaisseau, le grondement suivi du craquement de la coque ennemie pourraient annoncer le début d'une guerre aux conséquences mondiales. Le glas qui tinte à travers une cité pour alerter les habitants de l'arrivée imminente de l'envahisseur signifierait le bouleversement d'une civilisation tout entière. Ou encore les gémissements d'un roi dans le silence de la nuit, aux côtés de son épouse agonisante, pourraient augurer du déclin à venir de son royaume. Ainsi, ce raffut qui, à minuit passé, rompait la sérénité habituelle de la nuit dans l'orphelinat de Farleigh n'évoquait en rien la tournure que prendrait la suite des événements. Ce n'étaient pour l'instant que des coups répétés contre un battant en bois, qui résonnaient comme autant d'échos dans les couloirs en pierre du bâtiment.

Désorientée par l'heure, la matrone Aînée cligna vivement des yeux et continua à jurer dans son oreiller.

La pluie battait contre les vitres, rythmée par les coups intermittents du tonnerre. D'autres matrones remuèrent dans leur lit, dérangées par les chocs réguliers qui provenaient de la grande porte. Le manoir datait de plusieurs siècles, et le vacarme qui s'infiltrait dans les moindres recoins trahissait son âge. Le vent sifflait sa mélodie lugubre sur le staccato des

percussions de la pluie. Comme les coups sonores ne cessaient pas, la matrone Aînée enfile ses chaussons et drapa un épais châle en laine sur ses épaules. Elle alluma la chandelle posée sur sa table de chevet et, tout en protégeant la flamme d'une main, traversa le dortoir pour rejoindre le couloir, indifférente aux matrones qui se redressaient dans leur lit à son passage.

Matrone Mabel se redressa au bord de sa couche et, d'une voix enrouée de sommeil, proposa son aide.

— Voulez-vous que je vous accompagne, ma mère ?

La femme âgée pinça les lèvres dans un mouvement de colère, mais elle n'allait certainement pas trahir son irritation devant une jeune matrone ! Elle avait déjà atteint la porte et, sans se retourner, elle répondit sobrement :

— Retourne te coucher, Mabel.

— Mais si...

— Au lit, tout de suite.

Sans plus d'explication, la matrone qui dirigeait la maison abandonna ses compagnes dans la pénombre et poursuivit son chemin jusqu'au grand hall. Les matrones n'étaient pas les seules à avoir été réveillées par le bruit. Alors que la tempête qui régnait au-dehors n'avait que peu troublé les enfants, les coups répétés s'en étaient chargés. À travers les portes fermées des dortoirs, la matrone perçut les chuchotements ensommeillés des petites voix, mais elle n'en ralentit pas le pas pour autant. Pour l'heure, elle n'éprouvait rien d'autre qu'un agacement aigu devant cette intrusion bruyante qui venait briser le repos du manoir à une heure aussi peu respectable.

Rien ne pourrait excuser ce réveil nocturne. L'individu qui avait l'audace de cogner ainsi à tour de bras avait intérêt à être à l'article de la mort car matrone Agnès était d'humeur à l'étrangler de ses propres mains.

Une ombre l'arrêta net dans son élan. Ce n'était qu'un des enfants. Une petite fille à la peau couleur de bronze venait d'émerger de l'ombre qui régnait au-delà de l'encadrement de la porte de son dortoir. La fillette leva vers elle ses immenses

yeux sombres, de grands yeux de poupée. Elle s'agrippait du bout des doigts au bois du châssis et plissait les paupières en direction de son aînée.

La matrone se figea. S'il s'était agi de n'importe quel autre orphelin, elle se serait bornée à le tancer vertement sans y accorder plus d'attention. Face à la fillette, elle fronça simplement les sourcils et, d'une voix relativement douce, manifesta sa désapprobation.

— Tu devrais être dans ton lit, Nox. Il est encore l'heure de dormir.

Elle s'éloigna sans vérifier si l'enfant obéissait.

Loin de regagner son petit lit, Nox, qui avait à peine trois ans et demi, continua à suivre la matrone. De ses yeux immenses, elle la vit se diriger vers le grand hall et disparaître pour ne laisser persister après elle que la petite lueur orange de la chandelle qui formait comme une balise.

Elle lui emboîta le pas.

La curiosité poussait l'enfant en avant comme si elle était tirée par une laisse tenue par quelque main invisible. Le besoin de savoir brûlait en elle au point qu'elle ne sentait pas la fraîcheur de la nuit. Ses cheveux étaient si sombres qu'elle disparaissait sans mal dans les flaques obscures de la pénombre et le tapis assourdissait ses pas. Elle longea ainsi tout le couloir sans se faire remarquer. La matrone aurait pu l'entendre descendre l'escalier mais le craquement du tonnerre et les coups répétés à la porte masquaient le léger tapotement de ses pas.

Nox n'était pas seulement plutôt futée pour son âge, elle était née avec une intelligence hors du commun dont elle commençait à peine à mesurer la valeur. Haute comme trois pommes, petit lutin d'un calme surnaturel, elle disposait d'atouts qui lui permettaient de se fondre dans le décor et, tandis qu'elle observait le monde, son esprit travaillait à toute allure. Elle épiait les êtres qui s'agitaient autour d'elle et apprenait les règles du jeu, mémorisait les coups et le comportement des

joueurs presque machinalement, sans que cela exige d'elle un effort particulier.

Sous ses pieds nus, les dalles de pierre étaient glacées, et sa chemise de nuit mi-longue n'était guère utile pour la protéger des frissons qui la traversaient, mais elle ne s'en souciait pas. Elle entretenait un lien particulier avec les ombres, une sorte d'intimité qui la rassurait, et elle savait qu'il lui suffirait de se glisser derrière la table du grand hall pour demeurer invisible. Elle veilla à maintenir une certaine distance entre elle et la matrone Aînée qu'elle suivait toujours en se laissant guider par la tache chaude de la flamme. Pour mieux dissimuler son visage, elle pensa à laisser retomber ses cheveux sur ses joues. Une fois en sécurité dans sa cachette, elle ramena les jambes sous elle et empoigna ses petits pieds pour les réchauffer. Parfaitement immobile, elle huma l'odeur de la pluie et de la terre mouillée, et savoura la fraîcheur cristalline des saisons tardives de l'année.

L'irruption d'un étranger au beau milieu de la nuit annonçait un nouveau joueur et un nouveau jeu auquel elle n'avait jamais assisté.

La matrone Aînée finit par atteindre la grande porte en bois et souleva le volet en fer du judas vitré. Elle jeta un regard sur l'inconnu planté sur le perron qui frappait inlassablement le panneau et, après seulement quelques secondes de réflexion, souleva la barre en bois qui protégeait le manoir des intrus. Dès qu'elle entrouvrit la porte, les coups cessèrent, mais un tourbillon de gouttelettes se faufila dans l'entrebâillement avec une fureur telle qu'elle eut l'impression que la tempête lui crachait au visage. L'homme, qui était enveloppé dans une cape ruisselante de pluie, braqua un regard empreint de folie sur la femme en châle de laine et vêtements de nuit. Il ne fit pas un seul pas en avant pour pénétrer dans le manoir.

— Agnès, j'ai là quelque chose qui devrait vous intéresser.

La matrone Aînée ébaucha un mouvement de refus accompagné d'un grognement. Elle commença à repousser la porte,

apparemment décidée à se débarrasser à la fois de la présence indésirable de l'étranger et de la pluie battante.

L'homme plaqua sa paume contre le battant pour l'empêcher de se refermer. De toute évidence, il avait décidé que les politesses avaient assez duré et qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. Il repoussa la matrone et franchit le seuil d'un pas décidé. Agnès laissa échapper des cris de protestation qui n'eurent aucun effet. L'individu s'arrêta sur le paillason et tira de sous sa cape un baluchon qu'il avait serré sous le bras. Il l'éleva entre eux comme s'il s'agissait d'un butin.

Des gouttelettes s'échappèrent des couvertures qui protégeaient le petit paquet pour venir s'écraser sur le tapis.

La matrone fusilla l'homme du regard tout en murmurant quelques mots d'un ton sec et furieux. Nox eut beau tendre l'oreille, elle ne put décrypter les paroles de la matrone. Le crépitement de la pluie et les hurlements du vent dominaient la conversation qui se déroulait entre les deux adultes. Nox regretta qu'ils n'aient pas refermé la porte. La tempête inonda le paillason, la chemise de nuit, les cheveux et le visage de la matrone. Quelques gouttes, emportées par une rafale, vinrent même cingler les joues, les mains et les genoux de Nox, comme si elles voulaient la débusquer de son refuge dans les ombres.

La matrone Aînée fit une nouvelle tentative pour repousser l'homme au-dehors, mais il résista farouchement à tous ses efforts et commença à écarter les couvertures de son balluchon. Matrone Agnès secoua à nouveau la tête et, d'une voix rendue plus forte par sa colère croissante, elle déclara :

— Tu sais bien que je ne fais plus ça !

Les yeux de de l'homme parurent pétiller de joie, mais sa bouche ne souriait pas. Il y avait dans son expression une pointe de ruse.

— Vous voulez dire que vous ne *faisiez* plus ça, mais *ça*, c'était avant de voir ce que je vous ai apporté.

Il pela les couches de linge trempé pour faire apparaître un panier en osier qu'il releva un peu en direction de la matrone afin de l'inciter à regarder ce qu'il contenait.

Celle-ci leva sa chandelle au-dessus du panier et ne put retenir un cri quand la lumière en éclaira le contenu.

— Attends, souffla-t-elle.

L'atmosphère se chargea immédiatement d'une nouvelle énergie.

La matrone Aînée se précipita vers la porte qu'elle s'empressa de refermer pour chasser le monde extérieur et la fureur de l'orage. Elle entraîna l'homme un peu plus loin dans le hall, jusqu'à un grand tapis sec. Le retour du silence eut un effet apaisant. Derrière la porte verrouillée, le vent, la pluie et l'orage avaient perdu de leur intensité, comme s'ils n'existaient plus. Le silence en était devenu si oppressant que Nox crut que les deux adultes allaient entendre les battements impétueux de son petit cœur avide de savoir ce que contenait le fameux panier.

Elle se recroquevilla davantage, non plus pour se protéger du froid, mais pour résister à la tentation croissante de courir voir ce qui avait déclenché le cri de surprise de la matrone Aînée.

Celle-ci s'éloigna de l'homme pour allumer les torchères fixées au mur. Elle alluma aussi les lanternes suspendues de part et d'autre de la porte, inclinant légèrement sa chandelle sur les mèches imprégnées d'huile, et chassant ce faisant l'inquiétante pénombre des lieux. Malgré la lumière, Nox demeurait abritée dans l'ombre de la table. La femme retourna vers le panier. Son visage affichait un éventail complexe d'émotions. Le front marqué par des rides qui exprimaient à la fois la méfiance et le scepticisme, elle se pencha pour examiner ce que l'homme cherchait à introduire en secret dans le manoir.

Elle porta aussitôt la main à la bouche pour réprimer un hoquet. Elle tourna alors les yeux vers la grimace imbécile de l'homme, scrutant son visage pour tenter de comprendre pourquoi le sourire qui pétillait dans ses yeux ne correspondait

pas à la forme de sa bouche. À voix basse, dans un chuchotement indéchiffrable, les deux complices se livrèrent à quelque conciliabule.

Le visage de Nox se froissa sous l'effet de la frustration qui bouillonnait en elle. Elle haïssait cette soudaine surdité qui l'empêchait de comprendre de quoi il était question. À cet instant, tout ce qu'elle désirait, c'était voir ce que l'homme avait apporté. Elle avait l'impression d'être ligotée sur place.

— Certes, cela change tout, dit plus fort la matrone d'un ton teinté d'incrédulité.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? s'exclama l'inconnu.

Matrone Agnès ne quittait pas le paquet des yeux.

— À peine plus d'un an, insista l'homme. Ça va pas vous obliger à trouver une nourrice. Vous n'aurez qu'à lui donner des purées de tout ce qui traîne dans vos cuisines. Ça a déjà passé le plus dur. Moi, je voyage avec depuis près de deux semaines et je n'ai eu aucun mal à le garder en vie.

— Deux semaines ?

Les sourcils de la matrone se rejoignirent tandis qu'elle se livrait à un calcul mental.

— Où l'avez-vous trouvé ? Et pourquoi l'apporter ici ?

— Vous me connaissez, dit-il d'un air un peu trop familier, j'avais une dette envers vous. Vous méritiez bien que je vous en réserve la primeur.

Cette fois, Nox entendit parfaitement leur échange, mais elle n'en comprit pas pour autant le sens. En fait, elle était encore trop jeune pour deviner ce qui se tramait au-delà du fait le plus évident, à savoir qu'aucun d'eux trois n'était censé être là à cette heure de la nuit. Pour sa part, elle aurait dû être dans son lit. La matrone Aînée n'avait pas l'habitude de frayer avec des inconnus. Quant à l'homme, elle savait bien qu'il n'avait aucunement le droit de débarquer au manoir en pleine tempête et en pleine nuit, même chargé de présents.

Le front de la matrone se rida de nouveau tandis que son esprit galopait à toute allure. On aurait dit qu'elle affron-

tait des émotions paradoxales qui se traduisaient par des grimaces, un pincement de lèvres, de nouvelles rides au front et une griffe profonde entre les sourcils. Elle garda les yeux rivés pendant encore un moment sur le contenu du panier avant de demander :

— Combien en veux-tu ?

— Cinquante couronnes.

La matrone laissa échapper un bruit qui tenait à la fois du rire et du hoquet, et qui surprit Nox au point qu'elle faillit se trahir. Elle sursauta, mais les ombres, ces amies loyales, la protégeaient si bien que son mouvement passa inaperçu. Le jappement étrange de la matrone se perdit ensuite dans le grondement assourdi de l'orage, mais, dans la lueur des lampes, son visage adopta une allure presque animale, tandis que la surprise continuait de déformer ses traits.

— Cinquante couronnes ! Il n'y a rien sur la terre de Lumière de notre Déesse qui vaille cinquante couronnes !

Elle jeta un regard en arrière, remonta des yeux toute la volée de marches, comme si son regard transperçait les pierres des murs jusque dans les dortoirs où les enfants dormaient, blottis dans leurs petits lits.

— Je n'ai jamais payé plus de cinq pièces d'argent pour la moitié des bâtards qui dorment là-haut ! D'accord, dans un de mes bons jours, j'ai donné dix couronnes pour une fille, mais c'était une espèce rare, la plus rare de toutes. Je ne m'en vais pas dépenser cinquante couronnes pour un bébé volé je ne sais où.

Le regard de l'homme ne pétillait plus et sa bouche se retroussa sur ses dents dans un rictus inquiétant. Il ne prononça pas un seul mot, pas plus qu'il ne bougea d'un pouce, mais il continua à tendre le panier vers la matrone.

— Bon, regimba celle-ci, je t'en donne quinze.

L'homme demeura planté sur le tapis sans ciller.

— Vingt, c'est le maximum que je puisse me permettre.

Nox ne comprenait pas grand-chose à l'argent, si ce n'était qu'il était agréable d'en avoir et que les gens en voulaient toujours plus. Elle pensa au cuivre, au fer et à l'or des pièces qu'elle avait eu l'occasion d'apercevoir et se demanda quel effet cela ferait d'avoir vingt rondelles métalliques dans ses petites mains. En revanche, elle savait bien qu'entre ses mains et ses petits pieds serrés au chaud dans ses poings, elle possédait dix doigts et dix orteils. Ce qui faisait vingt.

Le montant qu'elle offrait avait déjà trahi la matrone et l'homme avait parfaitement deviné qu'elle était ferrée. Il inclina légèrement la tête et releva un sourcil interrogateur. La pluie continuait à ruisseler sur sa cape trempée et de petites flaques s'étaient formées sur le tapis autour de ses bottes luisantes d'eau. Comme pour pousser son interlocutrice dans ses retranchements, il ajouta :

— Farleigh n'est pas la seule fabrique de ce côté de la montagne, Agnès. Mais, avec une pluie pareille et en pleine nuit, je n'ai pas le temps de jouer au plus fin. Je vous aime bien et nous avons déjà fait affaire, non ? C'est pour ça que je tenais à vous en réserver la priorité, mais nous savons bien vous et moi que personne d'autre n'aura ce joli petit trésor pour moins de cinquante couronnes !

La matrone se balança d'un pied sur l'autre pendant un moment.

— C'est un garçon ?

— Non, c'est une fille.

Elle se mordit la lèvre. C'en était trop ! D'une voix plus sourde, elle reprit la parole :

— Les produits de tes rapines étaient de meilleure qualité quand nous étions plus jeunes, déclara-t-elle comme si elle cherchait à s'en convaincre elle-même. En ce temps-là, nous y trouvions tous deux notre compte. Toi, tu te servais au village et je me disais que tu rendais service aux parents, c'est sûr. Ils avaient moins de bouches à nourrir. J'ai toujours préféré que

les parents viennent en personne, bien entendu... Bref, depuis ce temps-là... J'ai changé. Je ne suis plus la même.

Nox avait beau tendre l'oreille, les phrases n'avaient aucun sens. Dans ce charabia, elle avait capté certains mots au vol mais d'autres lui étaient inconnus. Elle avait compris qu'il était question d'enfant, de village et d'argent, mais l'ensemble de l'histoire lui échappait. Malgré l'obscurité à laquelle ses yeux s'étaient accoutumés, la fillette plissa les paupières comme si cela pouvait l'aider à faire le lien entre tous ces mots.

La matrone continuait à parler, toujours comme si elle s'adressait plutôt à elle-même qu'à l'homme.

— Je ne me suis jamais sentie coupable, tu sais. Chaque fois, j'avais la conviction de faire une bonne action, que nous faisons tous deux une bonne action. Une pièce d'argent pour une pauvre mère qui pouvait ainsi nourrir les autres petits de sa nichée, quelques sous pour une paysanne ou une fille de joie de la ville qui s'offrirait des bottines pour l'hiver ou une couverture au lieu de se débattre avec un marmot. C'était toujours pour rendre service. Les temps étaient bien différents à l'époque. Par la suite...

Elle se redressa pour croiser le regard de l'homme.

— C'est fini tout ça. Quelqu'un va se mettre à sa recherche. Regarde-la donc !

Il adopta un air plus grave avant de répondre, et le chuchotement éraillé de sa voix sembla refroidir l'atmosphère.

— Personne ne va se mettre à sa recherche.

La matrone fronça les sourcils et laissa le silence s'étaler entre eux. À cet instant, le bruit étouffé du vent et de la pluie au-delà de la porte close eut un effet apaisant sur la scène, comme si le monde se résumait à un cocon humide. La lumière des torchères vacilla, les gouttes de pluie continuèrent à ruisseler sur le sol depuis les vêtements mouillés, le tonnerre gronda au loin, mais la matrone ne pouvait détacher les yeux du petit balluchon.

— Va-t-elle m'attirer des ennuis ? Avec sa lignée, je veux dire.

— Vous me demandez si elle est l'une d'eux ?

La matrone ne répondit rien mais l'homme n'eut pas l'air plus troublé pour autant.

— Élevez-la à votre manière et tenez-lui la bride haute. Quand le temps sera venu, vous en tirerez une centaine de couronnes.

La matrone tendit la main pour toucher le contenu du panier. Ses doigts dessinèrent lentement les contours du ballot.

— Cent couronnes ?

Le regard impénétrable de l'homme parut suffire : il savait que l'heure des négociations était passée.

— Je t'avais dit que j'arrêtais, répéta la matrone.

En dépit de ses paroles, il était clair qu'elle avait pris sa décision. Ses doigts continuaient de caresser la forme allongée dans le panier. D'une voix qui évoquait un ronronnement, elle chantonna :

— Cinquante couronnes de mise pour cent ensuite... peut-être mille.

Elle releva finalement les yeux vers l'homme et, d'une voix plus claire et plus assurée, elle déclara :

— C'est la dernière fois. Après celle-ci, je ne veux plus jamais te voir.

Il abaissa le menton en signe solennel de consentement.

La matrone Aînée lui adressa un dernier regard explicite avant de lui murmurer un ordre et de s'éloigner du grand hall. Elle grimpa les marches de pierre et parcourut le couloir à grandes enjambées, passa devant les portes des dortoirs des enfants, pour se rendre jusqu'à son cabinet de travail où elle gardait ses couronnes et ses pièces d'argent dans un coffre soigneusement fermé à clé. Pendant un long moment, l'homme la suivit du regard, puis il s'étira et pivota sur lui-même.

Nox sentit la main invisible tirer sur la laisse et, cette fois, elle ne put résister.

Elle allongea les jambes et se glissa hors de sa cachette. Elle se trouvait encore à plusieurs mètres de l'homme, mais il l'aperçut sur-le-champ. Il lui adressa un sourire et son visage parut à la fois doux et triste. Pour la première fois depuis son arrivée, Nox pensa que son expression ne recélait en réalité aucune méchanceté.

En l'absence de la matrone, il pouvait abandonner toute prétention à la sévérité qu'il avait dû afficher pendant les négociations. Nox vit les gouttes d'eau briller dans sa barbe et leur reflet à la lueur des flammes donnait l'impression qu'il scintillait. Comme une apparition rassurante.

L'homme posa un genou à terre et plaça le panier en osier entre eux.

— Tu veux la voir ? demanda-t-il d'une voix plus douce, presque paternelle, un chuchotis qui évoquait une complicité de conspirateurs.

Bien sûr que Nox voulait la voir ! Elle n'avait guère envie de se rapprocher de l'inconnu mais le panier exerçait sur elle un attrait irrésistible. Elle fit quelques pas prudents sur les dalles froides du foyer et s'arrêta juste au bord du tapis, consciente des fibres irritantes sous ses pieds nus. Ses yeux parurent s'agrandir encore lorsqu'elle les baissa vers l'homme. Elle s'était attendue à ce qu'il dégage une puanteur quelconque, un mélange de crasse, de sueur et de boue, mais, en se rapprochant, elle fut accueillie par une bonne odeur de terre humide et riche.

Il leva vers elle un regard interrogateur, mais elle demeura prudemment hors de portée. Alors, il se mit à rire, d'un rire doux et complice, comme s'il venait de comprendre qu'elle bravait un interdit en étant debout à cette heure et qu'il voulait l'assurer qu'il ne lui attirerait pas d'ennuis. Il lui fit signe d'approcher en indiquant le panier et Nox se remit en mouvement. Elle avança sur la pointe des pieds, les mains tendues, et posa les doigts sur le bord de l'osier. Lorsqu'elle baissa la tête, ses cheveux brillants s'étalèrent sur ses épaules et vinrent former

un voile protecteur au-dessus du bébé. Elle inspira machinalement, déroutée de sentir que l'odeur qui provenait du petit être n'évoquait pas la pluie mais plutôt une forêt de pins par une nuit glaciale. Elle examina l'enfant enveloppé de fourrures qui, en dépit du vacarme qui faisait toujours rage au-dehors, continuait à dormir profondément.

— Ce n'est qu'un tout petit bébé, murmura-t-elle.

Elle avait parlé sans relever les yeux. Pour elle, l'homme avait cessé d'exister. Elle était frappée de stupéfaction par ce qu'elle voyait.

Nox avait déjà vu des bébés. Les matrones laissaient les enfants jouer ensemble, confiant souvent la surveillance des plus jeunes aux plus grands comme pour se décharger à moindres frais de cette tâche. De plus, les plus petits ne séjournaient généralement pas très longtemps au manoir, parfois pour d'excellentes raisons, parfois pour de mauvaises. Les orphelins qui survivaient à leurs premiers mois leur étaient enlevés plus vite que les autres. Les matrones vendaient les plus jeunes à des couples sans enfant ou à des mères qui avaient perdu leur bébé à la naissance. Les bébés allaient et venaient, incitant les plus âgés à rêver d'autres mondes et d'évasion. Leur imagination allait aussi parfois jusqu'à inventer des histoires de kidnapping et autres récits tous plus mystérieux les uns que les autres.

Ils se racontaient que les orphelins avaient été adoptés par des rois et des reines, par des êtres magiques, des fées ou encore par les meutes d'assassins qui gardaient le continent de Gyrradin. L'une des histoires favorites des petits orphelins du manoir racontait qu'une princesse s'introduisait dans les lieux à la faveur de la nuit en quête d'un petit garçon qui aurait eu les cheveux dorés de son époux. Le conte commençait toujours par un drame qui frappait inexorablement lors d'une nuit sombre et orageuse, comme c'est toujours le cas dans les meilleurs contes de fées. Le récit voulait que la princesse cherche à échanger sa fille – témoin honteux d'un amour inter-

dit – pour un garçon aux cheveux d’or qui deviendrait l’héritier du trône. Les enfants se la racontaient inlassablement, comme un rêve éveillé, et tous espéraient qu’un jour quelqu’un vienne les tirer de leur infortune pour leur offrir une vie de château. Il valait mieux qu’ils imaginent que les enfants qui disparaissaient du manoir du jour au lendemain étaient destinés à une vie meilleure plutôt que de ruminer la réalité cruelle, et plus fréquente, des petits que l’on vendait. Leur existence était déjà assez difficile. Ils n’avaient pas besoin de connaître les tourments qui les attendaient plus sûrement le jour où ils seraient vendus à leur tour.

Toutefois, Nox n’avait jamais vu de bébé comme celui-là.

Elle tendit sa petite main brune et écarta une mèche blanc argent du visage menu, révélant les fins sourcils blancs et les épais cils tout aussi blancs. Le bébé remua légèrement et ses paupières papillonnèrent, mais il ne poussa pas un seul cri. Au contraire, il se tortilla dans ses couvertures en clignant joyeusement des yeux dans la direction de Nox. Ses iris étaient bleu lavande piqueté d’argent, et il émit un pépiement léger avant de sombrer à nouveau dans le sommeil.

— On dirait un bébé de neige, dit simplement Nox.

— C’est parce que ça l’est.